

Anne Barrère : « Les difficultés des profs ne sont pas perçues comme des risques professionnels »

De quoi les « stylos rouges » sont-ils le nom ? D'un malaise, voire d'une crise existentielle, estime la sociologue Anne Barrère, professeure à Paris-Descartes

Propos recueillis par Soazig Le Nevé Publié le 28 janvier 2019 à 17h28, mis à jour hier à 06h50

Anne Barrère, sociologue de l'éducation et professeure à l'université Paris-Descartes, revient sur le malaise des enseignants et l'émergence du mouvement des « stylos rouges » inspiré des « gilets jaunes ».

Derrière la question cruciale du pouvoir d'achat, les enseignants n'expriment-ils pas aussi une quasi-crise existentielle ?*

Oui, bien sûr, même si cette crise n'est pas nouvelle. S'agissant des enseignants, le mot « malaise » date du début du XXe siècle, comme l'a relevé en 2002 dans l'un de ses rapports l'inspecteur général Jean-Pierre Obin. Pour ma part, je préfère parler de « malaises », au pluriel, car la crise ressentie peut prendre diverses formes. Ce qui unifie le tout, c'est l'extraordinaire distance qu'il y a aujourd'hui entre le statut d'enseignant vu à travers ses aspects confortables (fonctionnaire, vacances scolaires) et le métier tel qu'il est vécu sur le terrain. Cette crise existentielle contraste avec la fausse perception du métier que peuvent avoir les gens qui ne sont pas enseignants eux-mêmes, lorsqu'ils ne le voient qu'à travers le seul statut. Mais le malaise des professeurs dépend du type d'élèves à qui l'on fait classe et du contexte de l'établissement. L'enseignant peut ressentir un malaise total lorsqu'il a conscience que les jeunes qu'il en face de lui sont condamnés d'avance à une forme d'injustice scolaire. Il se sent alors relégué au même titre qu'eux le sont et vont l'être encore. Ailleurs, un autre enseignant peut ressentir un malaise différent, lié à l'irruption de formes nouvelles de diffusion des savoirs, notamment via le numérique, avec des élèves hyper connectés avec lesquels il ne parvient plus à établir le lien.

A-t-on plus de chances de se faire entendre avec un hashtag qu'avec une grève ?

L'avenir nous le dira ! En effet, les Stylos rouges font le constat que les formes classiques d'action syndicale n'amènent plus de changements notables dans leurs conditions de travail. Ils reprennent beaucoup de mots d'ordre syndicaux mais ils se distinguent dans les modalités d'action en constituant des collectifs d'un genre nouveau. Il est important de rappeler que les Stylos rouges en colère font suite au hashtag #pasdevague qui a marqué au mois d'octobre une première tentative de constituer un collectif d'une autre manière, en se concentrant uniquement sur la réalité du travail au quotidien. Puis ces enseignants ont ressenti une urgence, celle de réagir au silence du chef de l'Etat lors de son discours du 10 décembre où il s'est adressé aux Gilets jaunes sans jamais évoquer les enseignants ni même les fonctionnaires. On constate comme une coupure entre les politiques et la base, d'où naît une défiance envers la hiérarchie de la part d'un grand nombre d'enseignants. La création d'un collectif de Stylos rouges marque une volonté de s'inscrire dans cette dynamique initiée par les Gilets jaunes.

Les Stylos rouges témoignent de conditions de travail dégradées où l'enseignant paie lui-même photocopies, plastifieuse et cartouches d'encre... Le fonctionnement des établissements scolaires n'est-il plus assuré ?

Ces témoignages circulent sur les réseaux sociaux mais il faudrait connaître précisément le contexte de l'établissement concerné car cette situation n'est sans doute pas généralisée, et heureusement. Mais il est fréquent que les enseignants s'étonnent de constater qu'il y a de l'argent pour un projet artistique par exemple, alors qu'il n'y en a pas pour changer des rideaux hors d'usage dans une salle de classe. Il se peut qu'il y ait une distorsion entre les projets financés dans le cadre de l'agenda politique académique ou ministériel et les demandes d'amélioration des conditions quotidiennes de travail. En primaire, nombre d'enseignants font eux-mêmes et à leurs frais leur matériel pédagogique. Notons que les lourdeurs bureaucratiques pour obtenir des moyens peuvent aussi convaincre un enseignant de se débrouiller tout seul.

« Revalorisation » : ce mot semble cristalliser toutes les aspirations des enseignants, qu'elles soient d'ordre financier ou symbolique. N'existe-t-il donc aucune gestion des ressources humaines à l'éducation nationale ?

Tout le monde le sait maintenant : les salaires des enseignants en France sont bien en-dessous de la moyenne des pays de l'OCDE. On sait également combien est dégradée l'image que les professeurs ont le sentiment de renvoyer à la société (ce qui est parfois exagéré car les citoyens restent très attachés aux missions des enseignants). Le problème, c'est qu'une fois qu'un professeur est en poste, il y a si peu de gestion des ressources humaines que c'est le chef d'établissement qui joue ce rôle en grande partie. Et ce, alors qu'il est lui-même tiraillé entre des demandes au national ou au local qui sont extrêmement chronophages. C'est à lui que revient donc la tâche de prêter attention aux intérêts des enseignants et à leur formation continue. La formation, voilà LE gros dossier mais il n'est pourtant pas si central que cela dans les préoccupations des politiques. Le déficit est criant en matière de formation initiale, qui est faite au lance-pierre avec une professionnalisation de quelques mois seulement. Quant à la formation continue, elle est quasi-inexistante ou quand elle a lieu, elle consiste en une session d'information sur les réformes à appliquer. J'ai été frappée de voir que les Stylos rouges demandent une médecine du travail digne de ce nom car cette revendication n'est pas si fréquente que cela. L'usure relationnelle, le sentiment de débordement chronique : voilà des réalités du métier auxquelles l'institution n'apporte que peu de réponses. Quand elles sont signalées, ces difficultés ne sont jamais perçues comme des risques professionnels et sont systématiquement renvoyées à la personnalité de l'enseignant, quand bien même elles concernent l'ensemble des professeurs. Les Stylos rouges revendiquent moins d'élèves par classe car cette densité de leur travail au quotidien mérite d'être davantage reconnue. Revaloriser la condition enseignante implique de partir de cette pénibilité très particulière qu'ils vivent et qui ne concerne pas uniquement les réseaux d'éducation prioritaire.

L'annonce par Jean-Michel Blanquer de la création d'un observatoire de la rémunération amorce-t-elle le début d'une réponse ?

Cette annonce ne solutionne rien même si la rémunération fait évidemment partie du problème. Les données salariales, nous les connaissons déjà et elles ne sont pas si difficiles à étudier. Ce qui est plus délicat à observer en revanche, ce sont les différences et les ressemblances dans les conditions de travail des enseignants, mais aussi dans leur formation et lors de leur entrée en fonction puis, ensuite, dans leur trajectoire professionnelle. Ce sont aussi les différences en termes de risques du

métier, de satisfaction et d'usure professionnelles. Le travail enseignant au quotidien est plus important et difficile à observer que les rémunérations.